

À LA RECHERCHE DES FILS DE LA NUIT

CET OUVRAGE, qui est basé sur un important travail de recherche en archives, tire son argument d'un magnifique témoignage, les *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, d'Antoine Gimenez.

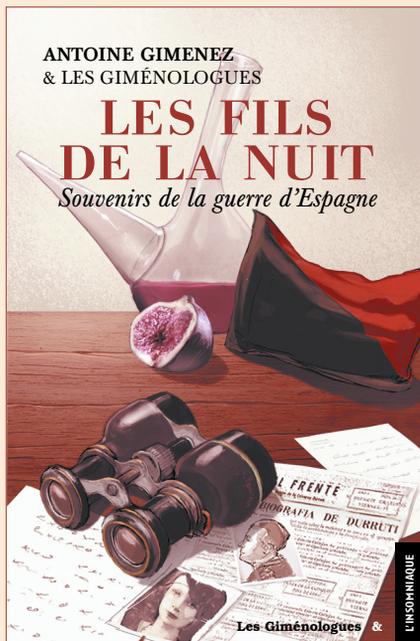
Ce réfugié italien en France, qui travaillait en 1936 dans les champs de Catalogne, s'enrôla comme milicien au sein du Groupe International de la colonne Durruti sur le front d'Aragon.

Grâce à ses sept vies, il parvint à traverser toute la période qui va des premiers jours de la révolution, en juillet 1936, à la débâcle du front aragonais, en mars 1938, puis à la terrible *retirada* de février 1939.

Le rythme de l'écriture, l'alternance des tableaux, l'âpreté des combats, les moments de la collectivité villageoise, les scènes d'amour et les chaudes étreintes, les réflexions personnelles de l'auteur, les portraits de miliciens et de miliciennes racontent une réalité en plein chambard.

Nous disposons là du premier document aussi complet portant sur la naissance et l'activité des colonnes anarchistes, et tout particulièrement de ces unités de franc-tireurs que l'on appelait alors les « Fils de la Nuit ».

Dans la seconde partie de l'ouvrage, les Giménologues, équipe de chercheurs réunie pour l'occasion, proposent un important appareil critique, illustré de témoignages, de photos et de documents d'archives, pour la plupart inédits en France, et même en Espagne.



L'AUTEUR

Antoine Gimenez, de son vrai nom Bruno Salvadori, est né en 1910 en Italie. Au tout début des années 1930, il se réfugie à Marseille. Il adopte une vie de trimardeur qui le mène en Espagne, où il fréquente les milieux subversifs de Barcelone. La police politique de Mussolini le suivant pas à pas, il décide d'« acquérir » une nouvelle identité : le personnage d'Antonio Gimenez apparaît ainsi en 1936. Réfugié à Marseille après la guerre, il y rédige, entre 1974 et 1976, ses *Souvenirs*, qu'il communique à ses amis anarchistes avant sa mort en 1982.

UNE COÉDITION
Les Giménologues



L'INSOMNIAQUE



LES GIMÉNOLOGUES

À l'instar de la plupart des protagonistes de la guerre d'Espagne, Antoine Gimenez garda pour lui les moments forts de son expérience espagnole. Puis un déclic se produisit en 1974 quand, pour satisfaire la curiosité de sa petite fille Viviane, il se lança, deux ans durant, dans l'écriture des *Souvenirs*. Une fois le manuscrit achevé, Antoine le fit lire à ses proches, puis l'adressa à des éditeurs, sans succès, y compris dans le milieu libertaire. Quand il mourut en 1982, les *Souvenirs de la guerre d'Espagne* furent dupliqués à quelques exemplaires, dont l'un fut déposé au Centre International de Recherches sur l'Anarchisme de Marseille, jusqu'au jour où les Giménologues décidèrent d'en entreprendre eux-mêmes la publication. Ils se mirent au travail en cherchant à identifier les noms des principaux protagonistes du récit, à commencer par les membres du Groupe international de la colonne Durruti.



Antoine Gimenez en 1935

En 1936, j'étais ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui un marginal : quelqu'un qui vit en marge de la société et du code pénal. Je croyais être un anarchiste. Je n'étais en réalité qu'un révolté. Mon action de militant se limitait à faire passer la frontière à certaines brochures imprimées en France et en Belgique, sans jamais chercher à savoir comment on pourrait reconstruire une nouvelle société. Mon seul souci était de vivre et de démolir l'édifice existant. C'est à Pina de Ebro, en voyant s'organiser la collectivité, en écoutant les conférences données par certains copains, en me mêlant aux discussions de mes amis, que ma conscience, en sommeil depuis mon départ d'Italie, se réveilla.

Antoine GIMENEZ



Quatre membres du Groupe international de la colonne Durruti.
En haut : Scolari, Ridel ; en bas Giau, Berthomieu

PERDIGUERA - I^{re} PARTIE

LE LENDEMAIN soir, nous étions à pied d'œuvre. Berthomieu avait pris la moitié des effectifs, c'est-à-dire une centaine d'hommes. La nuit vient assez vite au mois d'octobre. Autant m'avait paru long l'après-midi, autant me parut court le crépuscule. Nous avançons, pliés en équerre, les genoux fléchis, tâtant le terrain avec la pointe du pied, attentifs à ne produire aucun bruit.

Arrivés dans l'alignement de la première mitrailleuse, Lino se coucha en nous faisant signe de continuer, puis ce fut mon tour de m'allonger au pied de la colline ; Staradoff continua seul. Je regardais ma montre par crainte que la luminosité des sphères et des chiffres, lorsque je serai plus haut, ne me trahissent. Je nouai mon mouchoir autour du poignet en cachant le cadran. Ma main tremblait. Les minutes passaient lentement, la fraîcheur de la nuit me pénétrait dans les os. Le cri d'une chouette s'éleva dans la nuit, c'était le signal : le Russe était en place.

Je commençai ma reptation, il fallait avancer doucement, la côte était assez abrupte et parsemée de pierres qui risquaient au moindre heurt de se détacher et de rouler vers le fond du vallon avec un bruit infernal. Lentement, les mains tâtaient le terrain, écartaient les cailloux qui pouvaient en roulant attirer l'attention des veilleurs. Mon cœur bat à grands coups. Depuis mon départ du bas de la colline, je ne pense à rien. Toutes mes pauvres facultés cérébrales se sont concentrées pour rendre plus sensibles le tact, la vue et l'ouïe. J'ai l'impression d'avoir un détecteur au bout des doigts. Les yeux, habitués à l'obscurité, perçoivent la moindre touffe d'herbe, la plus petite boursoufflure du sol qui peut être une pierre.

Je m'arrête, une grosse touffe de romarin me barre la route. Je l'ai reconnue au parfum des basses branches qui me chatouillent le nez. Mes doigts explorent le terrain, je me lève sur mes coudes, essayant de voir au travers du buisson. Merde ! J'ai avancé trop vite et je suis monté plus haut que prévu. Berthomieu m'avait pourtant prévenu : dans la nuit, on calcule mal les distances. Je relève le mouchoir pour regarder l'heure : six ou sept minutes d'avance. Loin sur ma gauche, un bruit. Une rafale, une autre, une troisième. Aplati, la tête contre la base du buisson, la sueur perle à mon front. J'ai beau me dire que la terre, rejetée par les travaux de terrassement de la tranchée, arrêtée par le buisson, forme un petit parapet qui me protège des balles, je transpire, j'ai l'impression qu'une main serre ma gorge. Silence.

Une voix interpelle :

« Pourquoi as-tu tiré ? On ne voit rien. »

Un autre répond :

« J'ai entendu des pierres rouler, là, devant moi.

– Tu as vu quelque chose ?

– Non...

– C'était peut-être un lapin.

– Oui, peut-être. »

De nouveau le silence. J'ai soif, j'ai la gorge sèche. Machinalement, j'ai ramené la musette à grenades de mon dos à ma poitrine. Je serre, un dans chaque main, deux œufs de cane en fonte quadrillée. Nous n'avons pas de bombes offensives. La chouette hulule loin derrière moi. Une, deux, trois. J'ai lancé mon ananas comme une boule au jeu de pétanque. J'étais trop près pour faire autrement. À droite, Alexandre m'a devancé : j'entends l'explosion de sa bombe avant la mienne. Sur la gauche, la machine est entrée en action. Une courte rafale, un cri et la mitrailleuse se tait. Entre deux explosions, j'entends Staradoff crier je ne sais quoi en russe. Comme lui, je me défais de ma charge en arrosant la tranchée. Derrière moi, un hurlement éclate, monte des profondeurs de la nuit. Le piétinement d'une foule qui court, s'approche, m'entourne, me bouscule, me dépasse. En avant ! Liberté ! *Adelante ! CNT ! Avanti !* Des cris en toutes les langues.

« Tony, ça va ? »

Quelqu'un a pris mon bras et approche un flacon de ma bouche. Je la reconnais, c'est Marthe.

« Merci Marthe, et Lino ?

– Je ne sais pas. C'est Augusta qui a été lui apporter à boire. Tu viens ? »

Elle est pressée de rejoindre le groupe et son compagnon. Je la comprends : ils ne se quittent pratiquement jamais. Souvent, je les avais regardés se promener en se tenant par la taille ou par la main.

Derrière le parapet, un copain nous attendait. Berthomieu nous dit, ou pour être plus précis, nous fit dire qu'après avoir fait l'inventaire de la position occupée, nous pourrions les rejoindre ou rentrer à Farlete. Augusta survint soudain et nous annonça la mort de Lino ; après avoir lancé sa bombe, il avait été fauché par une rafale de projectiles. Staradoff et moi avons commencé à fouiller la tranchée après le départ des femmes. Nous avons presque fini lorsque Alexandre s'approcha en me tendant une bouteille :

« Tiens, bois, c'est bon. »

C'était un flacon d'alcool à brûler. Je l'avais reconnu en le sentant avant d'en boire.

« Tu n'es pas fou de boire ça ? C'est bon pour brûler, non pas pour boire.

– Oh non ! Ça, c'est bon... »

Il me reprit la bouteille, porta le goulot à ses lèvres et en avala, sans exagérer, les trois quarts. Je m'attendais à le voir tomber raide. Que va ! Il regarda la bouteille, et comme il en restait un peu, il la glissa dans sa musette et s'en fut continuer son travail. Il n'était pas encore minuit lorsque nous arrivâmes aux granges qui entouraient Perdiguera. Le village se trouvait en contrebas. Je ne peux pas dire s'il s'agissait d'une petite ou d'une grande agglomération, car je suis arrivé la nuit et l'on n'y voyait rien. Lorsque le soleil se leva, j'avais autre chose à faire qu'à regarder le paysage. Berthomieu avait disposé ses forces le long du sommet de la côte qui descendait vers la route et le village. Les granges nous servaient d'abris. Je retrouvai Louis dans une d'elles et je lui demandai pourquoi nous nous étions arrêtés si près du village au lieu d'attaquer tout de suite. C'est dans cette bâtisse pleine de paille et d'outils agricoles qu'il m'expliqua le plan que Ruano avait élaboré pour nous faire massacrer, mais, à ce moment-là, nous ne le savions pas encore.

Nous devons enlever la position pour dégager nos arrières, pendant qu'en même temps les centuries de Durruti feraient mouvement et couperaient la route de Saragosse, empêchant ainsi la garnison de recevoir des renforts et de se replier sur la capitale de l'Aragon. Une fois l'encerclément terminé, un peloton de cavalerie devait simuler un assaut du village du côté opposé à celui où nous nous trouvions. Ce serait pour nous le signal d'attaquer. Nous avons accompli la première partie du plan, il ne nous restait plus qu'à espérer que les cavaliers ne se fassent pas trop attendre²⁹.

**[EXTRAIT DE L'APPAREIL CRITIQUE RÉDIGÉ PAR LES GIMÉNOLOGUES,
INTITULÉ « À LA RECHERCHE DES FILS DE LA NUIT »]**

29 L'attaque massive des nationalistes conduite par le lieutenant-colonel Urrutia continue après la contre-offensive victorieuse des anarchistes à Farlete.

Le 14 octobre 1936, la colonne Durruti renforce ses défenses autour de Farlete et positionne ses centuries en direction de Perdiguera : il est prévu d'aller au contact de l'ennemi. (Anonyme, 1938 ; Martínez Bande, 1989.)

Voyons les différents récits et témoignages dont nous disposons sur la préparation de cette bataille.

Celui de Lola Iturbe, d'abord :

Au Quartier-Général, on préparait une attaque sur Perdiguera, dernier village avant Saragosse. Durruti n'en était pas très partisan pour plusieurs raisons,

mais pressé par l'enthousiasme des miliciens et la confiance en la victoire du Groupe international, il finit par s'y rallier. (Iturbe, 1974, pp. 114-116.)

... Et celui de Mathieu Corman, journaliste belge et sympathisant communiste, qui se trouve sur place et rend compte ainsi du rôle joué par le Groupe international :

Le groupe n'a jusqu'ici connu que des opérations offensives et ses hommes affectent de considérer cette attaque [sur Farlete le 8 octobre] comme une injure. Une petite riposte est préparée par les conseillers militaires de Durruti. (Corman, 1937.)

Avec ces deux comptes rendus, on pourrait penser que l'opération sur Perdiguera relève d'une initiative particulière, fruit du caractère impétueux des miliciens du Groupe international. Cela semble peu crédible. Comme nous l'indique Antoine, même si le Groupe a jusque-là réussi quasiment toutes ses missions, Berthomieu se comporte de manière réfléchie et soucieuse, car la situation est difficile. Et il est en contact permanent avec le Comité de guerre de la colonne installé à Bujaraloz.

Nous disposons également du récit d'un participant, le Français Charles Carpentier, qui revient sur le front le 14 octobre à bord d'un camion chargé de vivres et de vêtements, conduit par Pierre Odéon. L'Union Anarchiste a demandé à Carpentier de ramener Ridel en France, car on manque là-bas de militants de valeur, capables d'organiser la propagande en faveur de l'Espagne. Mais, ce jour-là, Durruti leur annonce que la colonne prépare une contre-offensive pour repousser les nationalistes qui attaquent massivement depuis plusieurs jours et menacent de rompre le front. Odéon, dans *Le Libertaire* du 27 novembre 1936, décrit la suite :



Carpentier, au centre, debout, et Odéon, à gauche, avec la cravate, en octobre 1936, juste avant Perdiguera

Nous nous disposions au retour quand Gori, on l'appelait ainsi, annonça pour le lendemain matin le déclenchement d'une attaque en vue de prendre Perdiguera [sic]. Buenaventura, avec son naturel coutumier et convainquant, demande à Ridel de retourner à Farlete, à quoi notre ami acquiesça [sic] volontiers ; Carpentier, non encore remis de sa blessure, voulut accompagner Ridel. Je restai au Q.G. et Durruti me dit alors : «[...] Il est minuit, tu dormiras ici et à 2 heures demain matin tu viendras avec moi.»

Dans la nuit, les centuries de la colonne se regroupent à Farlete. Toute la journée du 15, elles contre-attaquent le long de la route qui va de Leciñena à Saragosse et progressent de quinze kilomètres en territoire ennemi.

Carpentier, en 1986, écrira dans une lettre au chercheur David Berry :

Je suis arrivé au groupe juste avant que n'arrive l'ordre d'attaquer Perdiguera [sic]. Ridel et Berthomieu étaient partis faire un petit tour en avant. L'ordre me fut remis et j'envoyai un gars leur demandant ce qu'il fallait faire car j'arrivais comme les cheveux sur la soupe. En attendant leur réponse, j'essayais de persuader 5 jeunes femmes qui se trouvaient là de ne pas participer à cette attaque, car de mon temps aucune femme ne serait rentrée au groupe ; elles le prirent de haut, je n'insistais pas, pas une ne revint ; il y avait Simone Weil qui était restée quelques jours avec nous, cela avait été suffisant. Le gars revint pour dire que Ridel et Louis nous attendaient et que tout le groupe nous suive.

Carpentier n'a donc pas assisté aux préparatifs de la bataille. Le Français arrive visiblement dans la soirée même du jour que nous décrit Antoine, à la veille de l'attaque prévue sur Perdiguera. Selon le plan que nous livre ce dernier, le Groupe international sert de force d'appoint. L'histoire du signal (le peloton de cavalerie) semble un peu tirée par les cheveux. Dans un premier temps, la stratégie du Comité de guerre a donc été appliquée avec succès par Louis Berthomieu : ils ont occupé la position désignée au-dessus du hameau. Maintenant, la question est de savoir pourquoi Antoine (et peut-être d'autres miliciens) a pensé qu'un membre du Comité de guerre – Lucio Ruano en l'occurrence – avait projeté de les envoyer à la mort.

Aucun commentateur de cette bataille, ni avant ni après, ne parle, à notre connaissance, du rôle de cet Argentin, assez célèbre et souvent cité dans la presse militante du moment : il faisait partie de ces militants anarchistes de confiance, proches de Durruti, qui avaient combattu à Barcelone en juillet et étaient partis en Aragon avec lui. En outre, Ruano venait de sortir auréolé de la récente prise de Siétamo effectuée sous son commandement. De leur côté, Ridel et Simone Weil évoquent dans leurs récits l'exécution à laquelle cet homme d'action de la CNT avait participé en avril 1936, celle de l'ancien chef de la police de Barcelone, Miguel Badía.

Mais concernant des faits ultérieurs à Perdiguera, sur lesquels nous reviendrons plus tard, Ruano va acquérir dans les mois qui suivent une si mauvaise réputation parmi les miliciens, et dans le mouvement libertaire, que sa personne a été en grande partie « vaporisée » par l'historiographie militante. C'est Antoine qui ressort en somme ce « cadavre » du placard, où il séjournait depuis des décennies.



Durruti et Ruano en grande discussion, avant l'assaut sur Siétamo.



Le Groupe international de la colonne Durruti à Siétamo en septembre 1936: au centre, Antoine Gimenez coiffé d'un chapeau, avec Ridel à sa gauche.

Dans les trous creusés au flanc des collines d'Aragon, des hommes vécurent fraternellement et dangereusement, sans besoin d'espoir parce que vivant pleinement, conscients d'être ce qu'ils avaient voulu être. C'est un dialogue avec eux, un dialogue avec les morts que nous avons tenté pour que demeure, de leur vérité, de quoi aider les survivants et les vivants. Bianchi, le voleur qui offrit le produit de ses cambriolages pour acheter des armes. Staradolz, le vagabond bulgare qui mourut en seigneur. Bolchakov, le makhnoviste qui, bien que sans cheval, perpétua l'Ukraine rebelle. Santin le Bordelais dont les tatouages révélaient la hantise d'une vie pure. Giua, le jeune penseur de Milan venu se brûler à l'air libre. Gimenez aux noms multiples qui démontra la puissance d'un corps débile. Manolo, dont l'intrépidité nous fit mesurer le ridicule de nos audaces. De tous ceux-là, et de milliers d'autres, il ne reste que des traces chimiques, résidus de corps flambés à l'essence, et le souvenir d'une fraternité. La preuve nous a été donnée d'une vie collective possible, sans dieu ni maître, donc avec les hommes tels qu'ils sont et dans les conditions d'un monde tel que les hommes le font. Pourquoi cet exemple ne serait-il valable que pour les heures de haute tension ? Pourquoi le destin ne se forgerait-il pas chaque jour ?

Louis MERCIER, alias RIDEL, *Refus de la légende*

FICHE TECHNIQUE

Format : 14x21 cm

Nombre de pages : 560 pages

Couverture : quadrichromie

Prix : 16 €

isbn : 2-915694-14-1

Date de parution : 1^{er} mars 2006

L'INSOMNIAQUE ÉDITEUR

43, rue de Stalingrad 93100 Montreuil

Tél/fax. : 01 48 59 65 42

Site : <http://insomniaqueediteur.free.fr>

LES GIMÉNOLOGUES

42, rue Espérandieu 13001 MARSEILLE

Tél/fax. : 04 91 50 96 08 • Mèl : gimenez@plusloin.org

Site : www.plusloin.org/gimenez